Le lacet

À travers les barbelés, on apercevait une réclame pour des chaussures, de cette teinte jaunie qu'ont les affiches que le soleil délave. Ces souliers démesurés surplombaient la rue et ses passants de façon menaçante, comme s'ils allaient les écraser…
Coïncidence ?
Je quitte définitivement l'enfer aujourd'hui avec aux pieds le même modèle ; et dans ces chaussures j'ai de quoi me payer une nouvelle vie. Et accessoirement de quoi annoncer au monde ce dont il est loin de se douter. J'ai du traverser cette frontière une bonne vingtaine de fois sous des identités différentes, transportant des renseignements confidentiels. J'ignore parfaitement de quoi il s'agit, et à vrai dire cela m'indiffère. Mon seul intérêt réside dans la perspective d'un compte à l'étranger, approvisionné après chacun de mes passages : la vérité se monnaye cher en temps de guerre et j'ai su négocier. Le gars du service d'espionnage me tend une paire de chaussures ; les documents sont cachés dans les talons. Je ne suis pas un espion, un passeur tout au plus, mais je sais que ce que je transporte est de la plus haute importance. Aujourd'hui surtout. Quand le type m'a donné les souliers il y a trois semaines, il a ajouté après les recommandations habituelles que c'était la dernière fois que j'effectuerai la liaison. La date de mon passage a changé à plusieurs reprises, et je n'ai appris que tard dans la nuit l'heure à laquelle je traverserais la frontière. Je ne sais pas ce que cachent mes chaussures, mais ce qui s'y trouve mettra peut-être fin à la guerre.

Le raclement de la grille que poussent les soldats me tire brusquement de mes pensées. On se bouscule, la file se tasse, se resserre. Les personnes qui comme moi attendent ont pour la plupart obtenu un laissez-passer après des mois, voire des années de délai et vont retrouver qui un fils, qui une tante, et tenter de recoller les souvenirs épars d'une vie que la guerre a réduite à néant. Je les laisse passer : rien ne sert de se presser, c'est mon dernier voyage. Je me sens calme, serein. Bientôt, je laisserai la guerre, tout cela loin, très loin derrière moi. Un sourire me vient : je crois qu'après ce jour je ne porterai plus jamais de souliers. Là où je vais, des nus pieds me suffiront aisément. Deux femmes s'éloignent, c'est bientôt mon tour. Je remarque l'homme devant moi à cause de sa chevelure rousse, d'une teinte presque insolente. Il contient à grand peine son impatience. Ses mains s'agitent comme deux araignées pâles, pliant et dépliant ses papiers, qu'il laisse échapper à plusieurs reprises. Il s'avance, et tend avec précipitation les documents au soldat armé chargé du contrôle.
À ce moment là une alarme stridente retentit dans la caserne de la frontière, et après lui avoir ordonné de ne pas bouger, le militaire s'y précipite. La nervosité de l'homme se change en panique ; je vois ses yeux chercher frénétiquement une issue. Il n'a pas bougé cependant, et reste planté là, immobile et incapable du moindre geste, tandis que le soldat revient, accompagné de deux molosses. Son regard s'est fait dur, ses traits contractés. Il aboie à l'homme « Levez les bras ! » Celui-ci chancelle, recule. De grosses gouttes de sueurs perlent à son front. Les chiens sentent la peur, s'excitent et tirent sur la laisse qui les retient. On leur a retiré leurs muselières. « Non… non ! » Le borborygme émis par l'homme est à peine compréhensible, tant il est étranglé par la panique. Il recule encore, tente de s'agripper à la grille comme pour l'escalader. Le soldat hurle « Stop ! », tandis que l'autre commence à grimper maladroitement. Il n'a aucune chance. La mitraillette troue le silence d'un

crépitement d'acier, et l'homme reste suspendu au grillage quelques secondes, dans une posture ridicule de pantin désarticulé, avant de tomber sèchement sur le sol en un tas informe. Ses cheveux font une touffe rouge ridicule qui dépasse de la masse noire de son manteau. Tout cela n'a duré qu'une poignée de secondes, mon sourire flottant est resté bêtement figé sur mes lèvres. D'autres militaires sortent de la caserne et traînent le cadavre à l'intérieur. Les chiens les suivent, en flairant le corps avec curiosité. Je suis incapable de penser et je tends de façon machinale mes faux papiers, que l'autre regarde à peine avant de me les rendre. Je m'éloigne mécaniquement, et j'entends en passant près de la caserne les voix des officiers attroupés près du corps. « …Espion… documents dans la chaussure…prévenus à la dernière minute ». Mon cœur manque un battement, puis repart. Il faut que je me concentre sur ma démarche. Ne penser à rien, sinon à la régularité parfaite de mes pas. Mes souliers sonnent, j'ai l'impression qu'ils font un bruit de cloche. Je cligne des yeux, afin de faire disparaître cette image du corps tordu sur la grille qui persiste sur ma rétine.
Je m'arrête, et m'assois sur le trottoir. Mon ventre n'est plus qu'une boule dure qu'une main glacée s'amuse à tordre dans tous les sens. Les questions fusent dans mon esprit, s'entrechoquent et se mêlent : qui était cet homme ? Pourquoi l'ont-ils soupçonné, lui ? Que transportait-il réellement ? Peut-être même rien… Je baisse la tête, mes yeux s'abîment dans la contemplation de mes pieds… Mes chaussures ! Je ne dois pas oublier ce qu'elles contiennent ! Après tout, qu'est-ce qu'un mort, face à la vérité écrasante que contiennent ces papiers. Peut-être était-ce même le prix à payer pour que ces documents puissent traverser la frontière…Cette pensée m'apparaît comme une révélation, évidente et logique, et me calme d'un seul coup. Je ne veux plus penser au passé, demain je serai loin de tout ça. Je serai un nouvel homme, riche, aux possibilités infinies. Il faut cependant d'abord que je me débarrasse de ces chaussures.

« Maman, quand est-ce que Papa va venir ? » La voix enfantine me fait relever la tête. Une femme habillée de noir et accompagnée d'une fillette se tient juste à côté de moi. Les cheveux de la fillette contrastent violemment avec le manteau de la mère. Ils sont rouges. Rouges, comme ceux de l'homme que les chiens ont effrayé tout à l'heure. La mère tend le cou en direction de la frontière, fouille l'espace d'un regard douloureux. « Il ne devrait plus tarder maintenant… Tout le monde est déjà passé » répond-elle à mi-voix, plus pour elle-même que pour sa fille. La femme ébouriffe tendrement les cheveux de sa fille, passe délicatement la main dans les boucles de feu. L'homme ne transportait pas de la drogue, encore moins des documents secrets… Peut-être une paire de boucle d'oreilles pour sa femme, un bracelet pour sa fille, achetés en douce...
Mon raisonnement s'effondre comme un jeu de carte. Mes pensées, si claires et si logiques il y a un instant me semblent vides. Comment puis-je avoir considéré la mort de cet homme comme moins importante que ce que je transporte, que mes rêves égoïstes ? Ma bouche s'ouvre et se referme, sans un son. Je suis incapable de leur annoncer la terrible vérité**,** je le sais, et pourtant Dieu sait si la tâche paraît simple, comparée à tous mes passages de la frontière. La fillette me regarde du coin de l'œil. Elle se dérobe à l'emprise de sa mère, se plante devant moi et m'annonce avec solennité : « Ton lacet est défait ! Regarde, je le rattache si tu veux, je sais presque faire maintenant. » Une larme roule sur ma joue, s'écrase sur le cuir du soulier. La mère se précipite, arrache la petite fille à son ouvrage. « Excusez-la » marmonne-t-elle sans me regarder, avant de s'éloigner à grands pas. Je n'ai rien pu

dire. Les chaussures me semblent lourdes, menaçantes, presque animales. Le lacet que l'enfant a commencé à nouer maladroitement traîne à terre. Les deux silhouettes se sont maintenant perdues au loin. Un goût amer m'envahit. Avec une facilité déconcertante, je libère d'un coup de dent la capsule de cyanure qui fond et se répand dans ma bouche. Sa douceur me surprend ; mais peut-être est-ce la perspective d'un oubli éternel qui me rend le poison si agréable…

L'homme glissa doucement le long de la chaussée, et son regard déjà fixe s'arrêta sur l'immense affiche décolorée. Un sourire crispé lui vint et dans un dernier effort, il se déchaussa maladroitement : au moins finissait-il pieds nus…

Amélie Chardon